

LESAGE
—
GIL BLAS
DE
SANTILLANE

DESSINS
DE
MAURICE LÉLOIR

Maurice Leloir

PAUL SOUZE SC.

ENGEL. REL.

CHARAVAY, MARTIN, EDITEURS

LESAGE
—
GIL BLAS
DE
SANTILLANE
DESSINS
DE
MAURICE LELOIR



CHARAVAY, MARTIN
ÉDITEURS
PARIS



JOSEPH GARI GIMENO

20)
A

A 3571

R
183082

②.

Gil Blas de Santillane

IL A ÉTÉ FAIT DE CET OUVRAGE

UN TIRAGE SUR PAPIER DE LUXE

Savoir :

N^{os} 1 à 50. — Exemplaires sur japon impérial.

N^{os} 51 à 100. — Exemplaires sur chine fort.





Portrait de Lesage.

Lesage

Gil Blas de Santillane

Édition Réduite et Révisée

par

Léo Claretie

Illustrations

de

Maurice Leloir



Charavay et Martin, Éditeurs

7, Rue des Canettes, 7

Paris

THE H. K. LEITCH

The H. K. Leitch is a small, two-story building located on the corner of Main Street and 1st Street in the town of Leitchfield, Ohio. It was built in 1880 and is one of the oldest buildings in the town. The building is made of brick and has a gabled roof. It is currently used as a residence.

The building is listed on the National Register of Historic Places. It is a good example of a small, two-story brick building from the late 19th century. The building is well-preserved and is a valuable part of the town's history.

The building is located on the corner of Main Street and 1st Street in the town of Leitchfield, Ohio. It is a good example of a small, two-story brick building from the late 19th century. The building is well-preserved and is a valuable part of the town's history.



AVIS AU LECTEUR

Il faut dire un mot sur la présente édition. C'est un Gil Blas abrégé et allégé, ce qui présente peu d'inconvénient dans un roman à tiroirs, où les parties ne sont pas très solidement soudées entre elles et peuvent se séparer. Le texte de Lesage a été religieusement conservé. Des suppressions étaient nécessaires, tant par respect de la jeunesse, que par la nécessité d'abrégé quatre volumes en un. A l'égard des omissions exigées par la morale, il faut considérer combien il est plus avantageux pour les jeunes gens, — et aussi les jeunes filles, auxquelles nous avons pensé ici, — de lire de fort belles pages amendées que de ne pas les lire du tout. Au demeurant, on a supprimé, mais on n'a rien modifié, et c'est bien Lesage lui-même avec lequel les jeunes lecteurs et les jeunes lectrices prendront contact. A l'égard des autres retranchements, il en est qui s'imposaient. On a omis tous les longs récits intercalaires qui sont de petits romans dans le grand, et pendant lesquels Gil Blas reste assis à écouter sans agir. On a fait surtout porter les suppressions sur la seconde partie, moins pittoresque, plus engagée dans les grands événements de l'histoire d'Espagne, plus sujette aux longueurs, et qui plut beaucoup moins. Cartaud de la Vilate écrivait : « Le IV^e volume de Gil Blas, moins travaillé que les premiers, a reçu du public le même accueil qu'une femme qui a été extrêmement jolie et à qui l'âge vient relâcher les traits. » C'est aussi l'avis de Collé dans son Journal :

« Je me suis promis, et je me promets encore, de n'être pas assez peu sensé pour tenter, passé soixante ans, de travailler à des ouvrages d'imagination, et je me tiendrai parole. J'ai toujours devant les yeux l'exemple de feu M. Lesage. Après s'être moqué des homélies de la vieillesse de l'archevêque



de Grenade, M. Lesage en a fait lui-même à la fin de sa vie; j'espère, moi, que cela ne sera pas ma manière de radoter, j'en aime mieux une autre. »

Il semble que Lesage ait songé à lui-même et au déclin de sa vogue quand il fait dire par Fabrice (XI. 7) en 1735, vingt-cinq ans après le grand succès des premières parties de *Gil Blas* :

« La génération présente accuse de mauvais goût celle qui l'a précédée, et ses jugements sont contredits à leur tour par ceux de la génération suivante. C'est ce que j'ai toujours remarqué, et de là je conclus que les auteurs qui sont applaudis présentement doivent s'attendre à être sifflés dans la suite. Il en est de même des romans et des autres livres amusants qu'on met au jour; quoiqu'ils aient d'abord une approbation générale, ils tombent insensiblement dans le mépris. L'honneur qui nous revient de l'heureux succès d'un ouvrage n'est donc qu'une pure chimère, qu'une illusion de l'esprit, qu'un feu de paille dont la fumée se dissipe bientôt dans les airs. »

Nous présentons au lecteur un *Gil Blas* alerte, débarrassé de ses hardes et de ses valises; le roman ainsi allégé est de lecture facile et courante; c'est de la quintessence de chef-d'œuvre. Notre but sera atteint si cette édition inspire au jeune âge l'estime et la sympathie pour le talent si français de Lesage, le goût précoce de son commerce, et le désir de le relire souvent plus tard. Par la grâce ingénue de son esprit, la malice spirituelle et finement naïve de sa satire, par l'agrément de ses récits et l'excellente qualité de ce style merveilleux, Lesage est véritablement un éducateur pour les jeunes générations, car son œuvre aussi est de celles dont il faut dire: C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

INTRODUCTION

Alain René Lesage, l'immortel auteur de *Gil Blas de Santillane*, était Breton. Il naquit le 8 mai 1668, à huit heures du soir, à Sarzeau, petit village du Morbihan, au fond du golfe où les vagues déferlent entre les rochers noirs d'Arz et de l'île aux Moines, au pied du vieux château fort de Sucinio et des ruines de l'abbaye de Saint-Gildas de Rhuys qu'habita Abélard.

Son père s'appelait Claude Lesage de Kerbistoul; il était notaire, greffier de la cour, receveur de la seigneurie de Rhuys. Sa mère était née Jeanne Brenugat. La maison natale se voit encore à Sarzeau, rue Bécherel, proche le calvaire de la croix Pirio. Elle a été exhaussée et rajeunie, ornée d'une plaque commémorative. La famille Lesage était aisée et considérée.

René avait quatorze ans quand il perdit son père et sa mère. Il fut confié à des tuteurs infidèles qui mésusèrent de son bien et l'écartèrent en le mettant en classe au collège de Vannes.

Il y fit de bonnes études. Il y paraît à l'érudition de ses œuvres, dont les héros sont tous « ferrés sur les humanités », selon le mot de l'archevêque de Grenade.

Il alla ensuite à Paris pour y faire son droit. Il fut avocat, mais plaida peu. Dans ses écrits il ne fait jamais appel à ses connaissances juridiques; il paraît beaucoup plus versé dans la médecine que dans le droit, comme s'il avait fait des études spéciales. Mais aucun renseignement n'autorise à dire qu'il a fait sa médecine.

A vingt-six ans il se maria avec une Espagnole, qui lui donna sans doute le goût des romans castillans dans lesquels il devait tant puiser.

L'année d'après, il débutait dans les lettres par une traduction des *Lettres d'Aristénète* qui passa inaperçue. Vers ce temps-là, il se mit sous la protection de l'abbé de Lyonne, qui buvait tous les matins vingt-deux pintes d'eau de Seine, et à qui Lesage songea peut-être en crayonnant dans *Gil Blas* son type célèbre du docteur Sangrado.

Ce fut ce prieur de Lyonne qui conseilla à Lesage de lire les romans espagnols, qui allaient fournir toute la carrière littéraire de l'auteur de *Gil Blas*.

Lesage habitait alors au cul-de-sac de la foire Saint-Germain, proche Saint-Sulpice, où il fut marié. En 1698 il avait deux enfants. Il se mit à l'œuvre pour gagner sa vie. Comme Scarron, comme Corneille, il traduisit des comédies espagnoles, dont l'une, *le Point d'Honneur*, de Francisco de Roxas, fut jouée à la Comédie-Française et rapporta à son auteur deux cent soixante-trois francs. Ni *le Traître puni*, ni *Don César Ursin* ne furent plus heureux.

Lesage, têtu comme un Breton, ne se décourage pas. En 1707, une comédie en un acte, *Crispin rival de son Maître*, plut fort. Le sujet est plaisant. Angélique, fille d'Oronte, est promise à Valère, qu'elle ne connaît pas. Crispin, valet de Valère, envoyé à l'avance, se fait passer pour son maître, et serait agréé comme gendre, si la ruse ne se découvrait à la fin.

Lesage a repris ce sujet pour en faire une épisode du *Gil Blas*. Le soir de la première, la recette fut de 2 370 francs.

Enhardi par ce succès, Lesage fit son chef-d'œuvre dramatique, *Turcaret*, en 1709.

Pour en comprendre la valeur et la portée, il faut se rappeler ce qu'on appelait au siècle dernier *la Ferme*. C'était une organisation financière par laquelle le roi affermais les impôts à des banquiers appelés *Traitants* ou *Partisans*. Ceux-ci lui assuraient le paiement des taxes, et se chargeaient de se payer eux-mêmes en pressurant le peuple, en lui faisant rendre au double ou au triple ce qu'ils avaient déboursé. Ils étaient la terreur des pauvres gens, de vrais bourreaux d'argent, cupides et cruels. Saint-Simon dit de l'un d'eux : « Il tirait le sang des sujets du roi, il en exprimait jusqu'au pus, parmi les sanglots étouffés. » On les détestait, mais on avait besoin d'eux, à commencer par le roi, à qui ils prêtaient de l'argent, car ils avaient entre les mains presque toute la fortune de la France. On lit cette anecdote dans la *Gazette de la Régence* : « Voulez-vous savoir, Monsieur, ce qui rend l'argent si rare? en voici une démonstration. M. de Chalais, receveur général de Champagne, ayant eu un billet de 1 500 livres à payer, il chercha sur lui et dans ses tiroirs, et ne put ramasser que 300 livres qu'il lâcha en soupirant. Cependant le feu ayant pris la nuit à son hôtel, il a fallu jeter les coffres par la fenêtre, et ils ont été trouvés remplis d'argent jusqu'à 800 000 livres. »

Les traitants étaient riches; ils mariaient leurs filles à des nobles dont ils redoraient le blason. Écoutez La Bruyère : « Si le financier manque son coup, les courtisans disent de lui : c'est un homme de rien, un malotru; s'il réussit, ils lui demandent sa fille. »

Ils étaient quarante principaux commis qui mettaient ainsi à sac la fortune publique, vraies « sangsues », comme il est dit dans *Gil Blas*; les pamphlets du temps nous donnent les navrants détails de cette exploitation du peuple par ces odieux fermiers généraux dont on pouvait constater, ainsi que le fait le *Carpenteriana*, qu'ils soutenaient la France comme la corde soutient le pendu.

L'opinion publique était montée contre eux. Quand l'historien Mézeray mourut, on trouva au fond de ses coffres un écu d'or avec un papier sur lequel il avait écrit : « Je le garde pour louer une fenêtre sur la place de Grève quand on y pendra un traitant. »

Ce temps devait venir. En 1716, on leur fit rendre gorge par un édit sévère dont l'exécution implacable fournit une allusion à *Gil Blas* (XI, 6), et elle est racontée dans la *Vie privée de Louis XV*, comme aussi dans les *Lettres persanes* de Montesquieu.

La littérature, avant Lesage, n'osa pas attaquer la Ferme. Molière ne s'est pas mesuré contre elle. Boileau, La Bruyère, lui avaient bien décoché des épigrammes. Il n'y avait pas eu d'attaques à fond, car ce ne sont que des ébauches que le *Banqueroutier* du Théâtre Italien (1687) ou le financier de Dancourt dans l'*Été des Coquettes* (1690).

Lesage fut plus hardi et ouvrit vigoureusement le feu, sans peur ni vergogne. Crispin dans *Crispin rival*, avait déjà malmené la finance. C'était trop peu. En 1709, au lendemain de Ramillies, à la veille de Malplaquet, dans le désarroi des défaites et de la famine, pendant cet hiver si rigoureux que Paris fut dans la détresse, tandis que le peuple crie la faim et suit en courant les voitures des gens riches en criant : « Du pain! Du pain! » tandis que Louis XIV en est réduit à faire fondre sa vaisselle d'argent, Lesage lança entre les jambes des traitants qui étaient seuls riches, seuls à l'aise, cette fusée explosive qu'il appela *Turcaret*.

La finance s'alarma avant l'explosion. Elle offrit à Lesage 100 000 francs s'il retirait sa pièce en répétition. Notre honnête Breton refusa et *Turcaret* fut joué. Ce fut un formidable éclat de rire et de haine contre la Ferme. Lesage qui ne craignait rien ne désarma pas. Dans *Gil Blas* il fait figurer des financiers ridicules. Il flagelle ces hommes qu'il appelle « des sangsues à qui l'on fait rendre le sang qu'elles ont sucé ». Dans son Théâtre de la Foire, il y

a un financier qui est un ancien cocher. L'exemple était donné. Il fut amplement suivi. La Ferme avait reçu le coup mortel.

La démarche propitiatoire des financiers auprès de Lesage avant la première représentation piqua la curiosité publique et contribua au succès. La duchesse de Bouillon offrit dans son salon, à ses invités, une lecture anticipée de cette pièce à effet. Ce fut même pour Lesage l'occasion de faire une nouvelle preuve de sa ténacité implacable. Il arriva une heure en retard chez la duchesse, qui le lui fit durement observer. Lesage à peine entré reprit son manuscrit et répondit :

« Madame, je vous ai fait perdre une heure, je vais vous en faire gagner deux. » Et il sortit sans avoir rien lu.

La première fut bruyante. Il y eut des altercations. Lesage a conté tout cela lui-même dans un petit dialogue appelé *Critique de Turcaret*. Ce fut un gros succès.

Turcaret vient de Turc. C'est un homme féroce en affaires. Marié, il a laissé sa femme à Valognes, et il lui paie une pension pour qu'elle ne vienne pas à Paris le troubler dans sa vie mondaine. Il est grugé par une baronne, bafoué par un marquis, surpris et gêné par sa famille qui le relance et dont il n'est pas fier dans tout ce beau monde, car sa sœur est revendeuse à la toilette, sa femme est une petite provinciale ridicule, et lui-même est fils d'un jardinier. Il dit et fait cent bévues, et n'a d'autorité que pour mener les affaires avec une rapacité impitoyable. Il nous apparaît sous deux jours différents : c'est un grotesque mal élevé, grossier, brutal, benêt dans le haut monde, où il fait l'effet d'un butor stupide, disant à son homme d'affaires qu'il ne faut jamais de bonté. « Trop bon ! trop bon ! » C'est le mot de Boileau conseillant par ironie au futur traitant : « Endurcis-toi le cœur, sois Arabe, corsaire ! » C'est celui aussi de Le Tellier disant au roi, en parlant de Lepelletier proposé pour un haut poste dans les finances :

« Sire, il n'est pas propre à cet emploi.

— Pourquoi ?

— Il n'a pas l'âme assez dure. »

Si la pièce est d'une intrigue un peu lente, en revanche elle est le chef-d'œuvre du style de théâtre, et rarement caractère fut tracé avec plus de relief, de force, de vérité et de vie que ce Turcaret dont le nom est passé dans la langue courante et a enrichi d'un type immortel la galerie des plus fiers originaux que le théâtre et le roman ont créés.

Lesage eut des difficultés avec les comédiens à propos de cette pièce. On verra dans *Gil Blas* la façon spirituelle et dure dont il assura sa vengeance. L'effet le plus regrettable de cette fâcherie fut de priver le théâtre d'autres chefs-d'œuvre, car Lesage renonça pour jamais aux grandes scènes et se consacra au métier d'écrire des livrets d'opéras-comiques pour le Théâtre de la Foire qui était alors dans tout son éclat et attirait une assistance brillante. Le roi et la cour y venaient. L'Opéra et la Comédie-Française s'inquiétèrent assez de son succès pour interdire aux forains de leur faire concurrence ; l'Opéra leur défendit de chanter, les Français leur défendirent de dialoguer : à part ces réserves, ils pouvaient jouer tout ce qui leur plaisait. Ils eurent recours à tous les subterfuges, firent chanter les couplets par le public, écrivirent des dialogues où un des interlocuteurs s'exprimait en jargon, et éludèrent par ruse les interdictions. Les meilleurs auteurs du temps leur prêtèrent le concours de leur talent, et on peut dire que c'est là, dans ces jeux de la foire, que prit naissance l'opéra-comique.

Lesage écrivit beaucoup pour ce théâtre qui lui rapportait des émoluments fixes et utiles. Après une interdiction, il fit même des livrets pour marionnettes. C'était sans doute une occupation un peu inférieure dans un genre populaire, et des couplets lui reprochèrent avec malice cette petite déchéance :

Lesage et Fuzelier ont quitté du haut style
La beauté !

Et pour Polichinelle ont abandonné Gille,
 La rareté!
 Il ne leur manque plus qu'à montrer par la ville
 La curiosité!

Mais il fallait vivre! Durant vingt-six ans, Lesage fut attaché aux forains qui payaient grassement. Il excella dans les scènes que comportait ce genre, actualités, lazzi, satires et drôleries.

L'une de ces comédies du Théâtre de la Foire, dont le manuscrit appartient au baron Henri de Rothschild, qui l'a publié il y a quelques années, s'appelle *Arlequin Colonel*, et est l'adaptation pour les forains d'une comédie que Lesage fit jouer en 1732 aux Français sous le titre de la *Tontine*. Cette pièce était faite depuis 1708. C'est l'affaire de *Turcaret* qui la fit rentrer dans les cartons pour vingt-quatre ans. Quand elle fut écrite, c'était une actualité. C'était une invention et une importation du Napolitain Tonti, qui avait imaginé ce genre d'association entre particuliers mettant en commun des parts dont la totalité sera partagée à telle date entre les survivants. Chacun a donc intérêt à vivre longtemps pour hériter de ses associés. Lesage imagine un docteur qui a placé 10 000 livres à la Tontine sur la tête de son jardinier, solide gas qui durera longtemps. Il le cultive, le soigne, l'inonde de clystères, on voit le thème des plaisanteries.

Et voilà tout pour l'œuvre dramatique de Lesage. Le théâtre l'a trop mal reçu pour qu'il l'ait voulu illustrer. Le roman a bénéficié de ses dédains pour les planches.

Quand Lesage se mit à écrire des romans, ce genre subissait une transformation profonde et décisive, à laquelle il contribua puissamment.

Durant le xvii^e siècle, on n'avait écrit que des romans faux, fantastiques, sans vérité ni vraisemblance, soit qu'ils fussent alambiqués, précieux, maniérés et poétiquement délirants, comme l'*Astrée*, la *Clélie*, le *Polexandre*, l'*Ariane* ou le *Grand Cyrus*, soit qu'ils fussent bouffis, boursoufflés, défigurés par la caricature, déformés par la charge, comme par un miroir gondolé, grotesque, burlesque et faux comme le *Francion*, le *Roman comique* ou le *Roman bourgeois*.

On n'avait nul souci de respecter la vraisemblance, de faire des romans qui fussent des peintures adéquates à la réalité, des tableaux de la vie. Ce n'étaient qu'imaginaires folles ou dévergondées.

A la fin du xvii^e siècle, ce genre faux s'usa, et les auteurs furent conduits et astreints à mettre dans leurs récits moins de fantaisie et plus de vraisemblance. A cet effet, ils durent regarder, observer, noter les caractères, les types, les coutumes, les mœurs. Il y eut un mouvement très nettement marqué dans ce sens. La Bruyère, dans ses *Caractères*, donna le premier chef-d'œuvre du genre. L'exemple fut suivi. On imagina des Siamois, des Persans en voyage à Paris, regardant, notant, observant tout avec exactitude, et envoyant dans leur pays des relations qui sont déjà des pages de romans de mœurs.

Lesage suivit d'abord cet exemple, en composant le *Diable boiteux* en 1707. Dans ce roman le Diable boiteux, Asmodée, récompense le cavalier Cléophas qui a brisé la bouteille dans laquelle un alchimiste l'avait enfermé, en lui faisant voir tout ce qui se passe dans les maisons de Madrid, lisez : Paris.

La donnée est commode, souple, élastique. Pendant deux volumes nous regardons dans les toits des maisons, et le diable nous fait voir toutes les façons qu'a l'humanité d'être ridicule. Le roman n'est pas composé; il finit sans raison, car on pourrait l'arrêter sans inconvénient plus tôt ou plus tard. C'est un cadre à coulisses. Lesage y mit tant et tant de vérité qu'on peut dire que c'est le journal des petits scandales parisiens de l'époque. C'est la réponse la plus péremptoire qu'on puisse faire aux Espagnols qui prétendent voir et

reconnaître dans le *Diable boiteux* une traduction du *Diable boiteux*, *El Diablo Cojuelo*, de Guevara, auquel Lesage a emprunté fort peu de chose. Encore eût-il pu ne lui rien emprunter, car ce qui plut surtout et seulement dans son livre, ce furent les anecdotes, indiscretions et faits divers de la vie à Paris. Ce fut un succès étourdissant. Deux cavaliers mirent l'épée à la main pour se disputer le dernier exemplaire de la première édition, et Boileau se fâcha contre son petit laquais qui se cachait pour lire le *Diable boiteux* au lieu d'épousseter les chaises. Chez le libraire Barbin, on emportait le roman en feuilles s'il n'était pas encore broché, ce qui faisait dire : « Ce pauvre Asmodée ! on ne lui donnait même pas le temps de s'habiller ! »

C'est encore aujourd'hui un livre excellent, spirituel, amusant, et surtout écrit dans un style d'une pureté, d'une limpidité admirables. Le faible, c'est la composition. C'est une enfilade de récits, un chapelet d'histoires, reliées par un fil invisible. L'auteur trébuche d'une anecdote sur l'autre.

Pour nous et à distance, ce livre garde toute la fraîcheur de son intérêt. Le *Diable boiteux* est le premier roman de Lesage : on peut dire que c'est son unique roman. Il le referra, il le recommencera sous d'autres formes ; mais les caractères qui distingueront ces romans futurs, ils sont déjà tous ici. C'est à la fois le début et le résumé de sa carrière de romancier.

Imitation libre de l'espagnol, allusions contemporaines, style limpide, esprit naturel, composition factice, c'est ce qui distingue le *Diable boiteux*, et c'est aussi ce qu'il faudra remarquer dans le *Bachelier de Salamanque*.

Six années se passèrent après *Turcaret* sans que Lesage fit rien paraître. Il était occupé et accaparé par le Théâtre de la Foire.

En 1715, il habitait au quai de l'Horloge, au Soleil d'Or. C'est là, et c'est cette année-là, qu'il acheva et publia le premier volume de son grand et immortel chef-d'œuvre, *Gil Blas de Santillane*, qui parut en trois fois : en 1715, du livre I au livre VI ; en 1724, VII à IX ; en 1735, X à XII.

Avant de parler de l'œuvre, il faut dire un mot de ce qu'on appelle la *question de Gil Blas*. Cette question est celle de savoir si *Gil Blas* est bien un roman français. Car ce qui ne fait aucun doute pour nous est jugé différemment à l'étranger, particulièrement en Espagne, où l'on a souvent prétendu que Lesage a simplement traduit un *Gil Blas* espagnol. Malheureusement pour les détracteurs de Lesage, jamais ils n'ont pu montrer ni publier ce prétendu original copié par le traducteur. Ils y auraient quelque peine, car il n'existe nulle part et n'a jamais existé. *Gil Blas* est bien trop farci d'anecdotes parisiennes et de types parisiens pour qu'il y ait la moindre hésitation à garder. Il y a bien une traduction du roman de Lesage en espagnol par le P. Isla sous ce titre piquant : *Aventures de Gil Blas de Santillane volées à l'Espagne, appropriées à la France par M. Lesage, et restituées à leur langue et à leur patrie naturelles par un Espagnol jaloux qui ne souffre pas que l'on se moque de sa nation* ; ce n'est nullement une preuve, car mieux aurait valu, que cette traduction, la publication pure et simple de l'original castillan, s'il existait. Ce P. Isla a des procédés de discussion amusants. Il déclare prendre à l'égard de ceux qui ne sont pas de son avis « l'attitude du matin qui, quand des roquets jappent derrière lui, lève la patte, les inonde et suit son chemin » (1797). Il n'a rien démontré. Au début de ce siècle, le romantisme ayant ramené l'attention sur l'Espagne, on parla de nouveau du *Gil Blas*. Victor Hugo a défendu Lesage dans un mémoire plus curieux que probant. Patin, Audiffret, Saint-Marc Girardin ont écrit de bons *Éloges* que l'Académie couronna. L'Espagnol Llorente riposta par un travail méticuleux qui constate une lecture minutieuse du *Gil Blas*, mais n'apporte pas d'arguments bien forts, car ce n'est pas prouver les origines espagnoles de *Gil Blas* que de prétendre, comme il fait : il n'y a qu'un Espagnol pour avoir employé des noms et des mots espagnols comme *senora*, *senorita*, *la posada de los representantes*, des hispanismes francisés comme : *Dieu soit loué* ou : *je*

vous rends de très humbles grâces, ce qui n'est pas tant espagnol, pour avoir su qu'en Espagne on chevauche des mules et que les employés des ministères à Madrid déjeunent à midi. Ce sont des arguments de ce genre sur lesquels Llorente prétend asseoir sa thèse et montrer dans le *Gil Blas* de Lesage une traduction d'un certain roman espagnol de Solis que nul n'a jamais vu. Nous ne reprendrons pas ici cette discussion que nous avons largement établie ailleurs¹, et dont la conclusion en faveur de la pleine originalité du *Gil Blas* n'a plus reçu de contradictions.

Le vrai est qu'il y a dans le roman de *Gil Blas* des réminiscences nombreuses d'aventures éparses dans les romans picaresques et les comédies de la littérature espagnole. Là même où Lesage a insisté, et dans l'Histoire du garçon barbier, prise dans le *Marcos de Obregon* de Vincent Espinel, et l'épisode du Mendiant à l'escopette, et celui du parasite, et dans bien d'autres, Lesage peut, comme Corneille, comme Molière, comme Scarron, comme la Fontaine, avouer ses dettes; son imitation n'est jamais un esclavage; il embellit ce qu'il touche, et la saveur bien essentiellement française de son style assure sa parfaite originalité.

Ces endroits-là, du reste, sont rares, et il y en a beaucoup plus où il est évident que Lesage ne peut rien devoir aux auteurs espagnols du xvii^e siècle, par la raison qu'il fait une peinture de la société parisienne du xviii^e siècle, que ni Abogado Constantin, ni Antonio de Solis, ni les autres prétendus modèles de notre écrivain n'ont pu connaître ni soupçonner. Or le *Gil Blas* est un roman à clés. Que d'originaux parisiens dont les types de Lesage sont les copies : Triaquero, qui est Voltaire, Guyomar, que les contemporains reconnaissaient pour le recteur Dagoumer; Sangrado, Oquetos et Andros, médecins fameux sous les faux noms desquels chacun mettait les véritables, ceux des docteurs Hecquet et Andry; l'acteur Carlos Alonso de la Ventoleria, le seigneur de la Vantardise, en qui tout le monde reconnaissait l'acteur Baron; la marquise de Chaves qui est la marquise de Saint-Lambert, et tant d'autres personnages dont les clés sont assortissantes au secret mal gardé! Voilà où l'Espagne n'est pour rien.

Elle est pour moins encore dans la forme et dans l'expression, très personnelles et spéciales à Lesage. Son style ne mérite que louanges, et celles que reçoit Gil Blas de tous les ministres qui lui donnent des mémoires à rédiger vont directement et légitimement à son historien. Le duc de Lerme déclare à Gil Blas : « Tu n'écris pas seulement avec toute la netteté et la précision que je désirais, je trouve encore ton style léger et enjoué »; et plus tard, le roi lui-même, « à qui le duc avait parlé fort avantageusement de mon style, fut curieux d'en voir un échantillon ». Le comte d'Olivarès ne pense pas autrement : « Sais-tu bien que tu viens de faire un morceau digne d'un secrétaire d'État? Je ne m'étonne plus si le duc de Lerme exerçait ta plume. Ton style est concis et même élégant; mais je le trouve un peu trop naturel. »

Tant d'honneur est mérité. Charles Nodier défiait, l'épée au poing, quiconque oserait dire que *Gil Blas* n'est pas le chef-d'œuvre de la langue française. En effet, c'est un style pur, ennemi de la préciosité et de l'emphase, avec la belle allure de la grande phrase du xvii^e siècle et aussi la vivacité de la petite phrase agile du xviii^e; une aimable et spirituelle érudition qui a le sourire malicieux, des hispanismes adroits pour étaler un peu de couleur locale, des descriptions fort étendues pour un temps où l'on en faisait peu, une part plus grande laissée à la vie matérielle et végétative, aux repas, aux incidents vulgaires de la journée, comme si ces personnages voulaient affirmer leur existence en s'écriant, la bouche pleine : Je mange, donc je suis; un art exquis de marquer le geste, l'attitude de celui qui parle ou qui arrive ou qui passe, un naturel très vif dans le dialogue comme aussi dans le

1. Dans notre livre *Lesage Romancier*, pages 199-261.

monologue, des pensées et des maximes pleines de sens et d'observation répandues à travers le récit : ce sont là quelques-unes des plus marquantes parmi les qualités de ce chef-d'œuvre.

Sans doute la composition en est factice, lâche; c'est un défilé d'aventures qui pourrait se continuer encore quand l'auteur l'arrête, et dont l'unité et la cohésion sont dues à des artifices, reconnaissances, rappels, allusions; il y a beaucoup de récits intercalaires qui interrompent le roman et pendant lesquels Gil Blas s'assoit, écoute et cesse d'agir.

Mais que de qualités compensent cette petite faiblesse! Quelle intensité de vie et de vérité dans les personnages : Fabrice, l'homme de lettres, orateur de café, littérateur décadent, héros de Murger, qui broie les couleurs chez un peintre, fait les écritures chez un administrateur d'hôpital, se fait siffler au théâtre, enfant sans souci, dédaigneux de la fortune qui lui rend ses dédains, raté de l'existence, qui rencontre son ami Gil Blas à chacune de ses étapes vers le succès comme pour mieux marquer la distance progressivement agrandie qui sépare le malchanceux du privilégié; Rafael, l'aventurier ingénieux et hardi; Scipion, le valet fidèle, dévoué, adroit, jovial, qui avait dit, bien avant Figaro : « Je serais le fils d'un grand de première classe si cela eût dépendu de moi; mais on ne choisit par son père. » Ce n'est que quatre-vingts ans plus tard que Beaumarchais allait soulever le peuple en faisant jeter par Figaro le défi au préjugé nobiliaire : « Si le ciel l'eût voulu, je serais fils d'un prince. » Il n'y avait là rien de si neuf, et Lesage en avait écrit autant. Faut-il rappeler aussi le terrible capitaine des voleurs Rolando, l'excellent seigneur don Alphonse de Leyva et sa femme Séraphine, et toute cette foule bigarrée, remuante, animée, les grands seigneurs et leurs valets, les chanoines, l'archevêque de Grenade, les aubergistes, muletiers, alguazils, fripiers : c'est un monde.

En avant, au premier plan, jeune, preste, l'œil vif, le front intelligent, voici Gil Blas que tant de fortunes et d'aventures attendent, caractère aimable, habile, peu facile au découragement, philosophe, honnête au fond, mais cédant aux circonstances et peu disposé à se faire tuer pour le principe. Quand il raconte sa vie au duc de Lerme, celui-ci lui répond : « Va, mon enfant, tu es quitte à bon marché, je m'étonne que le mauvais exemple ne t'ait pas entièrement perdu. Combien y a-t-il d'honnêtes gens qui deviendraient de grands fripons si la fortune les mettait aux mêmes épreuves! »

Gil Blas n'est ni un héros ni un fripon. Au temps où il parut, son histoire était celle de plus d'un grand, et n'avait pas de quoi étonner son époque. Il n'était pas rare de partir du fond de son village et d'arriver haut.

L'époque du *Paysan parvenu* autorisait les romans de ce genre par des exemples fréquents. Pour Louis XIV, prendre ses acolytes, ses conseils et ses ministres dans le peuple était un principe dont Colbert, dont Tellier furent les brillants exemples. Le peuple, mis en éveil et en goût, continua sous la Régence à parvenir, et parvint d'autant mieux qu'il était moins délicat sur la nature des procédés à employer ou des occupations à accepter. La France eut, comme autrefois Rome, son règne des affranchis. La fortune, l'influence, le pouvoir, les hautes charges, la considération même étaient le prix qu'ils mettaient aux malpropretés auxquelles ils avaient consenti pour se tirer de l'ornière. Quand on lit les *Mémoires* de Gourville; quand on voit la fortune que firent les Dubois, les Alberoni, les frères Paris, des garçons d'auberge, l'histoire la plus invraisemblable est loin d'être celle de Gil Blas.

La lecture de *Gil Blas* est morale, — morale comme l'expérience. Attestons-en le censeur Danchet écrivant dans son *Permis d'Imprimer* : « J'ai trouvé dans cet ouvrage des peintures agréables qui peuvent égayer l'esprit et des traits propres à corriger les mœurs. » Attestons-en Lesage lui-même dans son *Prologue* : « Si tu lis mes aventures sans prendre garde aux instructions morales qu'elles renferment, tu ne tireras aucun fruit de cet ouvrage. »

Mais cette morale est amusante, loin d'être grondeuse, et Lesage promène sur tous les

vices et les ridicules son malicieux et imperturbable sourire, sa moquerie fine et doucement sévère.

Il a fait école : mais les *Gil Blas* qui l'ont suivi ont manqué de cette mesure, de cette délicate réserve qui maintient leur aimable ancêtre à la limite du vice coupable. C'est bien de *Gil Blas* que peuvent se réclamer les livres de Smolett, le *Tom Jones* de Fielding, le *Blas* de Thomas Holcroft, l'*Anastase* de Hope, le *Pierre Claus de Clausbach* par l'Allemand Kniedgge, le *Gil Blas allemand* de Hertzberg, le héros russe de *Bulgarine*, et en France le *Paysan parvenu* de Marivaux, le *Ruy Blas* de Victor Hugo, et Julien Sorel, et Rastignac, et Frédéric, de Flaubert, et *Bel Ami* : la lignée est longue ; et c'est la gloire de Lesage d'avoir ainsi créé un type doué d'une vie si intense qu'il a pu la répandre, et comme prodiguer un peu de son âme à tant de descendants.

Tout en préparant *Gil Blas*, dont la publication commença en 1715, Lesage fut chargé par Pontchartrain de revoir pour la diction des manuscrits de Galland, un mémoire sur une aventurière, Marie Petit, la traduction des *Mille et Un Jours* de Petis de la Croix, et d'autres mémoires auxquels fait allusion la même occupation attribuée à *Gil Blas*.

Neuf livres de *Gil Blas* avaient paru en 1724. Entre cette publication et celle des trois dernier livres, Lesage publia trois romans nouveaux, *Guzman d'Alfarache*, les *Mémoires du Chevalier Beauchène* et *Estevanille Gonzalès*.

Guzman d'Alfarache est une imitation libre d'un roman espagnol écrit par Mateo Aleman en 1599 et souvent traduit en français avant Lesage, par Chappuy en 1600, par le grand Chapelain en 1619, par Bremond en 1696 ; la traduction de Lesage est de 1732. C'est le type du roman picaresque, trivial, d'une gaieté un peu forte et grosse. *Guzman* est un aventurier errant, en quête de dupes, l'âme chargée d'espiègleries pendables, chenapan qui traverse les prisons et les galères, héros de l'odyssée de la gueuserie. Il quitte jeune sa famille pour aller chercher fortune sur les grands chemins, se fait voler par les aubergistes, s'engage dans une troupe de truands ; on le retrouve tantôt en service, tantôt dans les pages, où il invente mille grosses mystifications, comme d'écraser des œufs dans les poches d'autrui ou de jeter dans les habits de la poudre infecte, ou d'attacher un convive à sa chaise pour qu'en se levant il se casse le nez et la mâchoire, ou de lancer par la rue un cochon furieux. C'est bien le *picaro ladre*, pouilleux et ignoble. Il sert à marquer par comparaison quelle prodigieuse distance sépare *Gil Blas* de ces héros traditionnels de la littérature espagnole picaresque. La lecture de ses aventures est encore un argument en faveur de la pleine originalité du héros de Santillane.

Dans *Estevanille Gonzalès*, autre histoire picaresque, Lesage a mis davantage du sien. Il s'inspire du texte espagnol, mais librement, sans se priver des additions ou des suppressions qui lui agréent. Il nettoie, dégrasse, polit le *picaro*. A quatorze ans, *Estevanille* est garçon chez son oncle le barbier, balaye la boutique, lave le linge à barbe ; bientôt il saisit le rasoir, s'exerce sur les joues des clients qu'il écorche et balafre, frise les moustaches et brûle les lèvres, saigne à coups de lancette aussi profonds que des coups de lance, se met en pension pour faire quelques études, y renonce, prend du service de livrée, change souvent de maître et de souquenille, devient page, puis garçon apothicaire, puis marchand de pommade ; tout son récit est émaillé de portraits amusants, de types cocasses, de satires contre les médecins, de scènes alertes, de tableaux vivants, un pensionnat minable, l'ancre d'un nécromancien, et même une peinture d'histoire empruntée à l'époque de *Gil Blas*, au règne de Philippe III d'Espagne, d'où plusieurs analogies de récits historiques entre le roman de *Gil Blas* et celui d'*Estevanille*.

Les *Mémoires du Flibustier Beauchène* datent de 1732, et nous en eussions parlé à leur place, avant *Estevanille*, s'il n'eût été utile de rapprocher l'un de l'autre deux types semblables, *Estevanille* et *Guzman*. *Le Flibustier Beauchène* est un roman d'aventures sur mer

d'une espèce alors très neuve et curieuse, dans le genre de Fenimore Cooper, de Mayne Reid, de Gustave Aymard, de Jules Verne. Beauchène a existé; il mourut à Tours en 1731. Il laissa des souvenirs dont Lesage a fait usage pour sa rédaction. Il était fils de Français établis au Canada; il eut une enfance turbulente, tuant avec son arc les chats et les cochons; en quête d'aventures, il s'engagea dans une tribu d'Iroquois, pilla, incendia, recruta des Algonquins à la tête desquels il ravageait les forts, prit du service dans la flibuste ou association de corsaires, rançonna les navires, fut capturé par les Anglais, atrocement traité en prison, soumis à une captivité cruelle dont le récit est d'un pathétique douloureux; il s'échappe, rembarque, poursuit les Anglais : c'est une suite d'aventures émouvantes, avec des descriptions d'un exotisme curieux, des essais de couleur locale. C'est une note toute nouvelle qui rend un son inconnu jusqu'alors.

L'année où parut la fin de *Gil Blas*, 1735, Lesage publia en même temps un dialogue entre les Trois Parques, intitulé la *Journée des Parques*. C'est le genre du *Diabte boiteux*, une enfilade de types et d'historiettes. Les Parques passent en revue les existences qu'elles ont à couper ou faire naître, et chacune de leurs décisions est accompagnée du récit de quelque aventure ou anecdote propre au sujet qui est en cause. Lesage aimait ce genre de cadre simple et étiré qui lui permettait de loger ses allusions, anecdotes et souvenirs dont il avait bonne provision.

L'année suivante parut un grand roman, *le Bachelier de Salamanque*, dont le nom est Don Cherubin de la Ronda, et qui ressemble beaucoup à Gil Blas. Comme son aîné, Chérubin fait de brillantes études, devient un signalé disputeur en philosophie, exerce le préceptorat, fait le tour de la société, sa grammaire sous le bras, entre au ministère, obtient des postes importants. Ce qu'il fait, et que ne fait pas Gil Blas, il voyage au loin, outre-mer, et va au Mexique, où il tâche à esquisser quelques croquis bien mexicains, lavés de couleur locale. Il y a aussi toute une partie de fantaisie qui sert à l'auteur à introduire dans cette œuvre espagnole la satire de la société française, comme quand il imagine une académie d'Indiens où l'on parle le *proconchi*, nom sous lequel il attaque et raille le jargon des précieux, tout comme dans *Gil Blas*.

Il ne nous reste plus à signaler que deux petits ouvrages. D'abord *la Valise trouvée*, parue en 1740. Le début ressemble à l'histoire du *Courrier de Lyon*. Un marquis de Normandie se promenant en forêt avec quelques amis, trouve sous le branchage le cadavre d'un courrier qui a été assassiné. Sa valise est près de lui, bourrée de lettres. Nos gens les ouvrent, les lisent, et nous voilà encore avec le procédé cher à Lesage, qui lui permet de dévider une série d'aventures indépendantes entre elles, racontées par chacune des missives. Leurs signataires représentent toutes les classes de la société : un danseur de l'opéra, une bonne normande, un garçon barbier, un gendarme, un académicien. C'est un livre de composition décousue, mais écrit d'un style charmant, et qui constate une fois de plus la quantité d'anecdotes dont Lesage avait fait collection.

Celles qui ne lui servirent dans aucun de ses précédents ouvrages, il les recueillit dans un dernier volume, simple recueil de traits, de bons mots, de souvenirs et d'historiettes, intitulé *Mélange amusant*. C'est le fond du sac. On y trouve d'assez précieuses anecdotes sur Lesage lui-même et sur ses contemporains.

Telle est l'œuvre de Lesage. Elle emplit sa vie, qui n'offre par ailleurs que peu d'incidents. Il habita à Paris successivement rue du Vieux-Colombier, au cul-de-sac de la Foire Saint-Germain, au quai de l'Horloge, au faubourg Saint-Jacques, dans une maison ainsi décrite par un contemporain :

Sa maison est à Paris dans le faubourg Saint-Jacques, et se trouve ainsi bien exposée à l'air de la campagne. Le jardin se présente de la plus jolie manière que j'ai jamais vue pour un jardin de ville. Il est aussi joli qu'il est petit, et quand Lesage est dans le cabinet du fond, il se trouve tout à fait éloigné

des bruits de la rue et des interruptions de sa propre famille. Le jardin est seulement de la largeur de la maison, laquelle donne d'abord sur une sorte de terrasse en parterre planté d'une variété de fleurs les plus choisies.

On descend de là par un rang de degrés de chaque côté dans un berceau. Ce double berceau conduit à deux chambres ou cabinets d'été, tout au bout du jardin. Ils sont joints par une galerie couverte dont le toit est supporté par de petites colonnes, de sorte que notre auteur peut aller de l'une à l'autre toujours à couvert dans les moments où il n'écrit pas. Les berceaux sont couverts de vigne et de chèvrefeuille et l'intervalle qui les sépare est arrangé en manière de bosquet.

Il fréquentait le soir dans un café voisin, rue Saint-Jacques, où il régala ses amis les habitués avec les anecdotes dont sa mémoire était riche.

En 1743, Lesage, vieilli, quitta Paris et alla vivre chez un de ses fils, chanoine à Boulogne-sur-Mer, n° 3, rue du Château, Haute Ville.

Le gouverneur du Boulonnais était le comte de Tressan, qui nous a laissé dans une longue lettre des détails sur les derniers jours de Lesage, alors atteint de surdité.

Cette lettre a été publiée partout, il est inutile de la reproduire. On y voit que Lesage était un sourd spirituel et philosophe. Il allait souvent dîner chez un autre ami, l'abbé Voisenon, qui dit aussi de lui :

« C'est le premier sourd qu'ont ait vu gai; sa gaieté même était caustique; il semblait
« se réjouir de son incommodité; il ne pouvait entendre qu'avec un cornet. « Voilà mon
« bienfaiteur, me disait-il en le tirant de sa poche. Je vais dans une maison, j'y trouve des
« visages nouveaux, j'espère qu'il s'y rencontrera des gens d'esprit; je fais usage de mon
« cornet, je vois que ce ne sont que des sots, aussitôt je le resserre en disant : Je te défie de
« m'ennuyer. »

Lesage mourut le 17 novembre 1749, à 79 ans. Le comte de Tressan assista aux funérailles avec tout son état-major. La tombe de l'immortel auteur de *Gil Blas* a disparu. Sa statue se dresse depuis 1892 sur la place de la Rabine, à Vannes.

Sa mémoire n'a pas aujourd'hui les honneurs qui lui seraient dus si notre temps était celui de la justice. Une plaque commémorative devrait décorer l'une des maisons qu'il habita. Il n'a qu'un buste : à Paris, dans la collection des marbres de la Comédie-Française. Ses œuvres se rééditent rarement, après avoir eu un nombre considérable d'éditions.

Jeunes gens qui lisez *Gil Blas* et vous récréiez aux aventures de ce héros aimable contées dans un style miraculeux de verve et de clarté, c'est à vous de remettre ce nom à la place qui lui sera due parmi les générations à venir, comme elle lui a été toujours gardée par les générations qui nous ont précédés, à la première place d'honneur parmi les meilleurs maîtres de la langue française et les plus pures gloires de notre littérature nationale.

LÉO CLARETIE.

PROLOGUE

GIL BLAS AU LECTEUR

Avant que d'entendre l'histoire de ma vie, écoute, ami lecteur, un conte que je vais te faire.

Deux écoliers allaient ensemble de Penafiel à Salamanque. Se sentant las et altérés, ils s'arrêtèrent au bord d'une fontaine qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. Là, tandis qu'ils se délassaient après s'être désaltérés, ils aperçurent, par hasard, auprès d'eux, sur une pierre à fleur de terre, quelques mots déjà un peu effacés par le temps et par les pieds des troupeaux qu'on venait abreuver à cette fontaine. Ils jetèrent de l'eau sur la pierre pour la laver, et ils lurent ces paroles castillanes : « Aqui està encerrada el alma del licenciado Pedro Garcias : Ici est enfermée l'âme du licencié Pierre Garcias. »

Le plus jeune des écoliers, qui était vif et étourdi, n'eut pas achevé de lire l'inscription, qu'il dit en riant de toute sa force : « Rien n'est plus plaisant ! Ici est enfermée l'âme... Une âme enfermée !... Je voudrais savoir quel original a pu faire une si ridicule épitaphe. » En achevant ces mots, il se leva pour s'en aller. Son compagnon, plus judicieux, dit en lui-même : Il y a là-dessous quelque mystère ; je veux demeurer ici pour l'éclaircir. Celui-ci laissa donc partir l'autre, et, sans perdre de temps, se mit à creuser avec son couteau tout autour de la pierre. Il fit si bien qu'il l'enleva. Il trouva dessous une bourse de cuir qu'il ouvrit. Il y avait dedans cent ducats, avec une carte sur laquelle étaient écrites ces paroles en latin : « Sois mon héritier, toi qui as eu assez d'esprit pour démêler le sens de l'inscription, et fais un meilleur usage que moi de mon argent. » L'écolier, ravi de cette découverte,

remit la pierre comme elle était auparavant, et reprit le chemin de Salamanque avec l'âme du licencié.

Qui que tu sois, ami lecteur, tu vas ressembler à l'un ou à l'autre de ces deux écoliers. Si tu lis mes aventures sans prendre garde aux instructions morales qu'elles renferment, tu ne tireras aucun fruit de cet ouvrage; mais si tu le lis avec attention, tu y trouveras, suivant le précepte d'Horace, l'utile mêlé avec l'agréable.

Histoire de Gil Blas de Santillane



1. De la naissance de Gil Blas et de son éducation.

Blas de Santillane, mon père, après avoir longtemps porté les armes pour le service de la monarchie espagnole, se retira dans la ville où il avait pris naissance. Il y épousa une petite bourgeoise qui n'était plus dans sa première jeunesse, et je vins au monde dix mois après leur mariage. Ils allèrent ensuite demeurer à Oviédo, où ils furent obligés de se mettre en condition ; ma mère devint femme de chambre, et mon père écuyer. Comme ils n'avaient pour tout bien que leurs gages, j'aurais couru risque d'être assez mal élevé, si je n'eusse pas eu dans la ville un oncle chanoine. Il se nommait Gil Perez. Il était frère aîné de ma mère et mon parrain. Représentez-vous un petit homme haut de trois pieds et demi, extraordinairement gros, avec une tête

enfoncee entre les deux épaules : voilà mon oncle. Au reste, c'était un ecclésiastique qui ne songeait qu'à bien vivre, c'est-à-dire qu'à faire bonne chère ; et sa prébende, qui n'était pas mauvaise, lui en fournissait les moyens.

Il me prit chez lui dès mon enfance, et se chargea de mon éducation. Je lui parus si éveillé, qu'il résolut de cultiver mon esprit. Il m'acheta un alphabet, et entreprit de m'apprendre lui-même à lire ; ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi ; car en me faisant connaître mes lettres, il se remit à la lecture, qu'il avait toujours fort négligée, et, à force de s'y appliquer, il parvint à lire couramment son bréviaire, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Il aurait encore bien voulu m'enseigner la langue latine ; c'eût été autant d'argent épargné pour lui ; mais, hélas ! le pauvre Gil Perez ! il n'en avait de sa vie su les premiers principes ; c'était peut-être (car je n'avance pas cela comme un fait certain) le chanoine du chapitre le plus ignorant : aussi j'ai ouï dire qu'il n'avait pas obtenu son bénéfice par son érudition.

Il fut donc obligé de me mettre sous la férule d'un maître : il m'envoya chez le docteur Godinez, qui passait pour le plus habile pédant d'Oviédo. Je profitai si bien des instructions qu'on me donna, qu'au bout de cinq ou six années, j'entendis un peu les auteurs grecs et assez bien les poètes latins. Je m'appliquai aussi à la logique, qui m'apprit à raisonner beaucoup. J'aimais tant la dispute, que j'arrêtais les passants, connus ou inconnus, pour leur proposer des arguments. Je m'adressais quelquefois à des figures hibernoises qui ne demandaient pas mieux, et il fallait alors nous voir disputer ! Quels gestes ! quelles grimaces ! quelles contorsions ! Nos yeux étaient pleins de fureur, et nos bouches écumantes ; on nous devait plutôt prendre pour des possédés que pour des philosophes.

Je m'acquis toutefois par là, dans la ville, la réputation de savant. Mon oncle en fut ravi, parce qu'il fit réflexion que je cesserais bientôt de lui être à charge.

— Or çà, Gil Blas, me dit-il un jour, le temps de ton enfance est passé, tu as déjà dix-sept ans, et te voilà devenu habile garçon : il faut songer à te pousser. Je suis d'avis de t'envoyer à l'université de Salamanque : avec l'esprit que je te vois, tu ne manqueras pas de trouver un bon poste. Je te donnerai quelques ducats pour faire ton voyage, avec ma mule qui vaut bien de dix à douze pistoles ; tu la vendras à Salamanque, et tu en emploieras l'argent à t'entretenir jusqu'à ce que tu sois placé.

Il ne pouvait rien me proposer qui me fût plus agréable, car je mourais d'envie de voir le pays. Cependant j'eus assez de force sur moi pour cacher ma joie ; et lorsqu'il fallut partir, ne paraissant sensible qu'à la douleur de quitter un oncle à qui j'avais tant d'obligations, j'attendris le bonhomme, qui me donna plus d'argent qu'il ne m'en aurait donné s'il eût pu lire au fond de mon âme. Avant mon départ, j'allai embrasser mon père et ma mère, qui ne m'épargnèrent pas les remontrances. Ils m'exhortèrent à prier Dieu pour mon

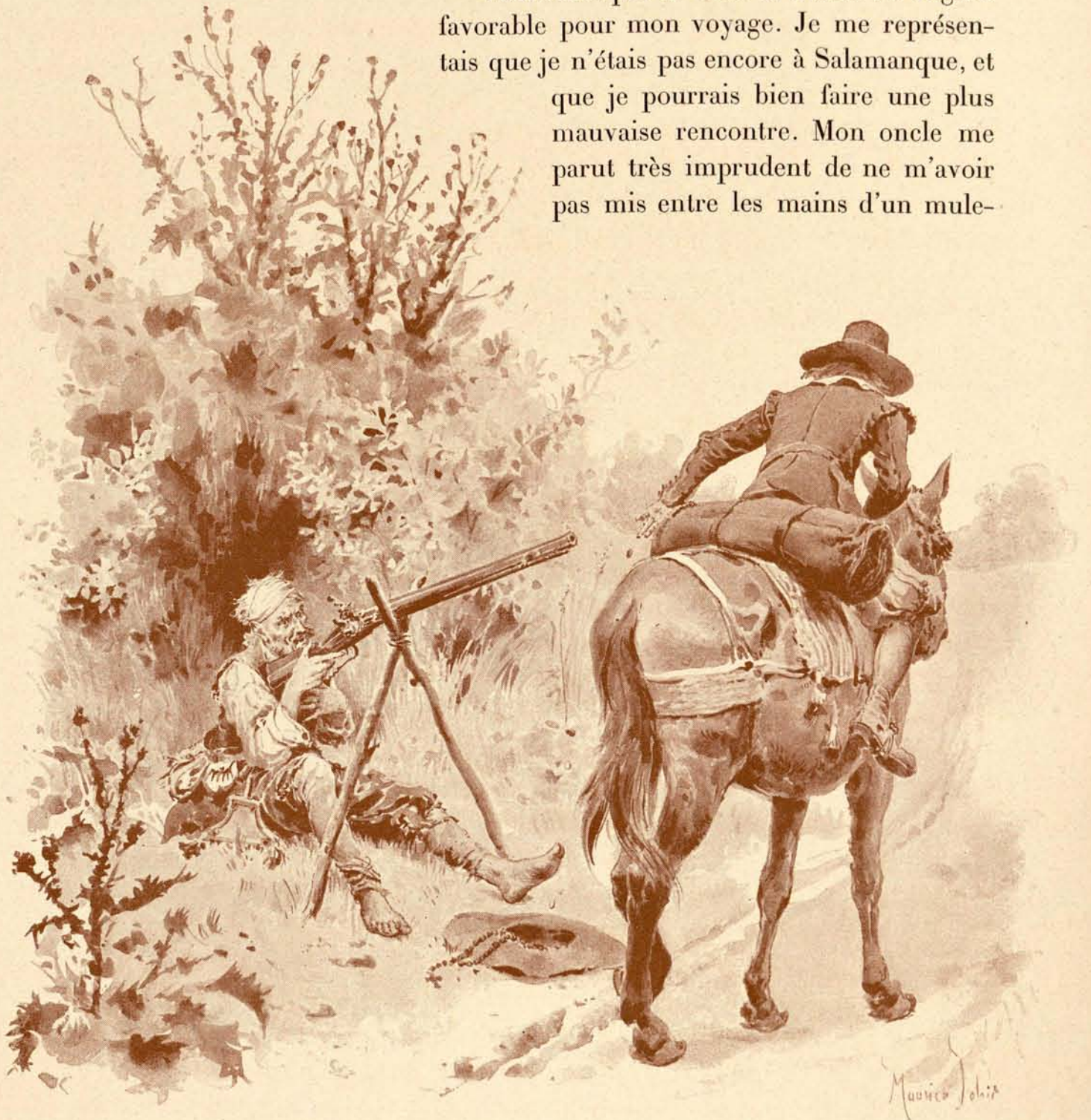
oncle, à vivre en honnête homme, à ne me point engager dans de mauvaise, affaires, et, sur toutes choses, à ne pas prendre le bien d'autrui. Après qu'ils m'eurent très longtemps harangué, ils me firent présent de leur bénédictions, qui était le seul bien que j'attendais d'eux. Aussitôt je montai sur ma mule et sortis de la ville.

2. — Des alarmes qu'il eut en allant à Peñafloz, de ce qu'il fit en arrivant dans cette ville, et avec quel homme il soupa.

Me voilà donc hors d'Oviédo, sur le chemin de Peñafloz, au milieu de la campagne, maître de mes actions, d'une mauvaise mule et de quarante bons ducats sans compter quelques réaux que j'avais volés à mon très honoré oncle. La première chose que je fis fut de laisser ma mule aller à discrétion, c'est-à-dire au petit pas. Je lui mis la bride sur le cou, et, tirant de ma poche mes ducats, je commençai à les compter et recompter dans mon chapeau. Je n'avais jamais vu tant d'argent; je ne pouvais me lasser de le regarder et de le manier. Je le comptais peut-être pour la vingtième fois, quand tout à coup ma mule, levant la tête et les oreilles, s'arrêta au milieu du grand chemin. Je jugeai que quelque chose l'effrayait, je regardai ce que ce pouvait être : j'aperçus sur la terre un chapeau renversé, sur lequel il y avait un rosaire à gros grains, et en même temps j'entendis une voix lamentable qui prononça ces paroles : « Seigneur passant, ayez pitié, de grâce, d'un pauvre soldat estropié; jetez, s'il vous plaît, quelques pièces d'argent dans ce chapeau, vous en serez récompensé dans l'autre monde. » Je tournai aussitôt les yeux du côté que partait la voix; je vis au pied d'un buisson, à vingt ou trente pas de moi, une espèce de soldat qui, sur deux bâtons croisés, appuyait le bout d'une escopette qui me parut plus longue qu'une pique, et avec laquelle il me couchait en joue. A cette vue, qui me fit trembler pour le bien de l'Église, je m'arrêtai court; je serrai promptement mes ducats, je tirai quelques réaux, et, m'approchant du chapeau disposé à recevoir la charité des fidèles effrayés, je les jetai dedans l'un après l'autre, pour montrer au soldat que j'en usais noblement. Il fut satisfait de ma générosité, et me donna autant de bénédictions que je donnai de coups dans les flancs de ma mule,

pour m'éloigner promptement de lui ; mais la maudite bête, trompant mon impatience, n'en alla pas plus vite : la longue habitude qu'elle avait de marcher pas à pas sous mon oncle lui avait fait perdre l'usage du galop.

Je ne tirai pas de cette aventure un augure favorable pour mon voyage. Je me représentais que je n'étais pas encore à Salamanque, et que je pourrais bien faire une plus mauvaise rencontre. Mon oncle me parut très imprudent de ne m'avoir pas mis entre les mains d'un mule-



LE MENDIANT A L'ESCOPEPTE

tier. C'était sans doute ce qu'il aurait dû faire ; mais il avait songé qu'en me donnant sa mule, mon voyage me coûterait moins, et il avait plus pensé à cela qu'aux périls que je pouvais courir en chemin. Ainsi, pour réparer sa faute, je résolus, si j'avais le bonheur d'arriver à Peñafior, d'y vendre ma mule, et de prendre la voie du muletier pour aller à Astorga, d'où je me

rendrais à Salamanque par la même voiture. Quoique je ne fusse jamais sorti d'Oviédo, je n'ignorais pas le nom des villes par où je devais passer ; je m'en étais fait instruire avant mon départ.

J'arrivai heureusement à Peñafior : je m'arrêtai à la porte d'une hôtellerie d'assez bonne apparence. Je n'eus pas mis pied à terre, que l'hôte vint me recevoir fort civilement ; il détacha lui-même ma valise, la chargea sur ses épaules, et me conduisit à une chambre, pendant qu'un de ses valets menait ma mule à l'écurie. Cet hôte, le plus grand babillard des Asturies, et aussi prompt à conter sans nécessité ses propres affaires que curieux de savoir celles d'autrui, m'apprit qu'il se nommait André Corcuélo ; qu'il avait servi longtemps dans les armées du roi en qualité de sergent, et que, depuis quinze mois, il avait quitté le service pour épouser une fille de Castropol. Il me dit encore une infinité d'autres choses que je me serais fort bien passé d'entendre. Après cette confidence, se croyant en droit de tout exiger de moi, il me demanda d'où je venais, où j'allais, et qui j'étais. A quoi il me fallut répondre article par article, parce qu'il accompagnait d'une profonde révérence chaque question qu'il me faisait, en me priant d'un air si respectueux d'excuser sa curiosité, que je ne pouvais me défendre de la satisfaire. Cela m'engagea dans un long entretien avec lui, et me donna lieu de parler du dessein et des raisons que j'avais de me défaire de ma mule, pour prendre la voie du muletier ; ce qu'il approuva fort, non succinctement, car il me représenta là-dessus tous les accidents fâcheux qui pouvaient m'arriver sur ma route ; il me rapporta plusieurs histoires sinistres de voyageurs. Je croyais qu'il n'en finirait pas. Il finit pourtant, en disant que, si je voulais vendre ma mule, il connaissait un honnête maquignon qui l'achèterait. Je lui témoignai qu'il me ferait plaisir de l'envoyer chercher : il y alla sur-le-champ lui-même avec empressement.

Il revint bientôt accompagné de son homme, qu'il me présenta, et dont il me loua fort la probité. Nous entrâmes tous trois dans la cour, où l'on amena ma mule. On la fit passer et repasser devant le maquignon, qui se mit à l'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête. Il ne manqua pas d'en dire beaucoup de mal. J'avoue qu'on n'en pouvait dire beaucoup de bien : mais, quand ç'aurait été la mule du pape, il y aurait trouvé à redire. Il assurait donc qu'elle avait tous les défauts du monde ; et, pour mieux me le persuader, il en attestait l'hôte, qui sans doute avait ses raisons pour en convenir.

— Eh bien ! me dit froidement le maquignon, combien prétendez-vous vendre ce vilain animal-là ?

Après l'éloge qu'il en avait fait, et l'attestation du seigneur Corcuélo, que je croyais homme sincère et bon connaisseur, j'aurais donné ma mule pour rien : c'est pourquoi je dis au marchand que je m'en rapportais à sa bonne foi ; qu'il n'avait qu'à priser la bête en conscience, et que je m'en tiendrais à sa prisée. Alors, faisant l'homme d'honneur, il me répondit qu'en intéressant sa conscience je le prenais par son faible. Ce n'était effective-

ment pas son fort; car, au lieu de faire monter l'estimation à dix ou douze pistoles, comme mon oncle, il n'eut pas honte de la fixer à trois ducats, que je reçus avec autant de joie que si j'eusse gagné à ce marché-là.

Après m'être si avantageusement défait de ma mule, l'hôte me mena chez un muletier qui devait partir le lendemain pour Astorga. Ce muletier me dit qu'il partirait avant le jour, et qu'il aurait soin de me venir réveiller. Nous convînmes du prix tant pour le louage d'une mule que pour ma nourriture; et quand tout fut réglé entre nous, je m'en retournai vers l'hôtellerie avec Corcuélo, qui, chemin faisant, se mit à raconter l'histoire de ce muletier. Il m'apprit tout ce qu'on en disait dans la ville. Enfin il allait de nouveau m'étourdir de son babil importun, si par bonheur un homme assez bien fait ne fût venu l'interrompre en l'abordant avec beaucoup de civilité. Je les laissai ensemble et continuai mon chemin, sans soupçonner que j'eusse la moindre part à leur entretien.

Je demandai à souper dès que je fus dans l'hôtellerie. C'était un jour maigre : on m'accommoda des œufs. Pendant qu'on me les apprêtait, je liai conversation avec l'hôtesse, que je n'avais point encore vue. Lorsque l'omelette qu'on me faisait fut en état de m'être servie, je m'assis tout seul à une table. Je n'avais pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra suivi de l'homme qui l'avait arrêté dans la rue. Ce cavalier portait une longue rapière, et pouvait bien avoir trente ans. Il s'approcha de moi d'un air empressé.

— Seigneur écolier, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviédo et le flambeau de la philosophie. Est-il bien possible que vous soyez ce savantissime, ce bel esprit dont la réputation est si grande en ce pays-ci? Vous ne savez pas, continua-t-il en s'adressant à l'hôte et à l'hôtesse, vous ne savez pas ce que vous possédez; vous avez un trésor dans votre maison : vous voyez dans ce gentilhomme la huitième merveille du monde.

Puis se tournant de mon côté, et me jetant les bras au cou : « Excusez mes transports, ajouta-t-il; je ne suis pas maître de la joie que votre présence me cause. »

Je ne pus lui répondre sur-le-champ, parce qu'il me tenait si serré que je n'avais pas la respiration libre, et ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embrassade que je lui dis :

— Seigneur cavalier, je ne croyais pas mon nom connu à Peñaflo.

— Comment, connu! reprit-il sur le même ton; nous tenons registre de tous les grands personnages qui sont à vingt lieues à la ronde. Vous passez ici pour un prodige; et je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir produit que la Grèce d'avoir vu naître ses sages.

Ces paroles furent suivies d'une nouvelle accolade, qu'il me fallut encore essayer, au hasard d'avoir le sort d'Antée. Pour peu que j'eusse eu d'expé-

rience, je n'aurais pas été la dupe de ses démonstrations ni de ses hyperboles ; j'aurais bien connu, à ses flatteries outrées, que c'était un de ces parasites que l'on trouve dans toutes les villes, et qui, dès qu'un étranger arrive, s'introduisent auprès de lui pour remplir leur ventre à ses dépens ; mais ma jeunesse et ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme, et je l'invitai à souper avec moi.

— Ah ! très volontiers, s'écria-t-il ; je sais trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus longtemps que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, poursuivit-il ; je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement, et je mangerai quelques morceaux par complaisance.

En parlant ainsi, mon panégyriste s'assit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jeta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité qu'il semblait n'avoir mangé de trois jours. A l'air complaisant dont il s'y prenait, je vis bien qu'elle serait bientôt expédiée. J'en ordonnai une seconde, qui fut faite si promptement qu'on nous la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevait de manger la première. Il y procédait pourtant d'une vitesse toujours égale, et trouvait moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges ; ce qui me rendait fort content de ma petite personne. Il buvait aussi fort souvent ; tantôt c'était à ma santé, et tantôt à celle de mon père et de ma mère, dont il ne pouvait assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même temps, il versait du vin dans mon verre, et m'excitait à lui faire raison. Je ne répondais point mal aux santés qu'il me portait ; ce qui, avec ses flatteries, me mit insensiblement de si belle humeur, que, voyant notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avait pas de poisson à nous donner. Le seigneur Corcuélo, qui, selon toutes les apparences, s'entendait avec le parasite, me répondit ;

— J'ai une truite excellente ; mais elle coûtera cher à ceux qui la mangeront : c'est un morceau trop friand pour vous.

— Qu'appellez-vous trop friand ? dit alors mon flatteur d'un ton de voix élevé ; vous n'y pensez pas, mon ami : apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un prince.

Je fus bien aise qu'il eût relevé les dernières paroles de l'hôte, et il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentais offensé, et je dis fièrement à Corcuélo :

— Apportez-nous votre truite, et ne vous embarrassez pas du reste.

L'hôte, qui ne demandait pas mieux, se mit à l'apprêter et ne tarda guère à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du parasite, qui fit paraître une nouvelle complaisance, c'est-à-dire qu'il donna sur le poisson comme il avait donné sur les œufs. Il fut pourtant obligé de se rendre, de peur d'accident, car il en avait jusqu'à la

gorge. Enfin, après avoir bu et mangé tout son soûl, il voulut finir la comédie.

— Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chère que vous m'avez faite pour vous quitter sans vous donner un avis important dont vous me paraissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges. Défiez-vous des gens que vous ne connaîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres qui voudront, comme moi, se divertir de votre crédulité, et peut-être pousser les choses encore plus loin ; n'en soyez point la dupe, et ne vous croyez point sur leur parole la huitième merveille du monde.

En achevant ces mots, il me rit au nez, et s'en alla.

Je fus aussi sensible à cette baie que je l'ai été dans la suite aux plus grandes disgrâces qui me sont arrivées. Je ne pouvais me consoler de m'être laissé tromper si grossièrement, ou, pour mieux dire, de sentir mon orgueil humilié.

« Eh quoi ! dis-je, le traître s'est donc joué de moi ! Il n'a tantôt abordé mon hôte que pour lui tirer les vers du nez, ou plutôt ils étaient d'intelligence tous deux. Ah ! pauvre Gil Blas, meurs de honte d'avoir donné à ces fripons un juste sujet de te tourner en ridicule. Ils vont composer de tout ceci une belle histoire qui pourra bien aller jusqu'à Oviédo, et qui t'y fera beaucoup d'honneur. Tes parents se repentiront sans doute d'avoir tant harangué un sot : loin de m'exhorter à ne tromper personne, ils devaient me recommander de ne pas me laisser duper. »

Agité de ces pensées mortifiantes, enflammé de dépit, je m'enfermai dans ma chambre et me mis au lit ; mais je ne pus dormir, et je n'avais pas encore fermé l'œil, lorsque le muletier me vint avertir qu'il n'attendait plus que moi pour partir. Je me levai aussitôt ; et pendant que je m'habillais, Corcuélo arriva avec un mémoire de la dépense, dans lequel la truite n'était pas oubliée ; et non seulement il m'en fallut passer par où il voulut, mais j'eus encore le chagrin, en lui livrant mon argent, de m'apercevoir que le bourreau se ressouvenait de mon aventure. Après avoir bien payé un souper dont j'avais fait si désagréablement la digestion, je me rendis chez le muletier avec ma valise, en donnant à tous les diables le parasite, l'hôte et l'hôtellerie.

Je ne me trouvai pas seul avec le muletier : il y avait deux enfants de famille de Peñafior, un petit chantre de Mondognedo, qui courait le pays, et un jeune bourgeois d'Astorga, qui s'en retournait chez lui avec une jeune personne qu'il venait d'épouser à Verco. Nous fîmes tous connaissance en peu de temps, et chacun eut bientôt dit d'où il venait et où il allait.

En route, le muletier, qui était un gremlin, fut arrêté et mis en prison ; par peur d'être compromis dans l'aventure et de faire connaissance avec le guet, je pris prudemment la fuite.

3. *Les Voleurs de grands chemins.*

Je gagnai la campagne ; je traversai je ne sais combien de champs et de bruyères, et, sautant tous les fossés que je trouvais sur mon passage, j'arrivai enfin auprès d'une forêt. J'allais m'y jeter et me cacher dans le plus épais hallier, lorsque deux hommes à cheval s'offrirent tout à coup au-devant de mes pas. Ils crièrent : « Qui va là ? » et comme ma surprise ne me permit pas de répondre sur-le-champ, ils s'approchèrent de moi, et, me mettant chacun un pistolet sur la gorge, ils me sommèrent de leur apprendre qui j'étais, d'où je venais, ce que je voulais aller faire en cette forêt, et surtout de ne rien leur déguiser. A cette manière d'interroger, je leur répondis que j'étais un jeune homme d'Oviédo qui allait à Salamanque : je leur contai même l'alarme qu'on venait de nous donner, et j'avouai que la crainte d'être appliqué à la torture m'avait fait prendre la fuite. Ils firent un éclat de rire à ce discours, qui marquait ma simplicité ; et l'un d'eux me dit :

— Rassure-toi, mon ami ; viens avec nous, et ne crains rien ; nous allons te mettre en sûreté.

A ces mots, il me fit monter en croupe sur son cheval, et nous nous enfonçâmes dans la forêt.

Je ne savais pas ce que je devais penser de cette rencontre ; je n'en augurais pourtant rien de sinistre.

Si ces gens-ci, disais-je en moi-même, étaient des voleurs, ils m'auraient volé et peut-être assassiné. Il faut que ce soient de bons gentilshommes de ce pays-ci, qui, me voyant effrayé, ont pitié de moi et m'emmènent chez eux par charité.

Je ne fus pas longtemps dans l'incertitude. Après quelques détours que nous fîmes dans un grand silence, nous nous trouvâmes au pied d'une colline, où nous descendîmes de cheval. « C'est ici que nous demeurons », me dit un des cavaliers. J'avais beau regarder de tous côtés, je n'apercevais ni maison, ni cabane, pas la moindre apparence d'habitation. Cependant ces deux hommes levèrent une grande trappe de bois, couverte de broussailles, qui cachait l'entrée d'une longue allée en pente et souterraine, où les chevaux se jetèrent d'eux-mêmes, comme des animaux qui y étaient accoutumés. Les cavaliers m'y firent entrer avec eux ; puis, baissant la trappe avec des cordes qui y étaient attachées pour cet effet, voilà le digne neveu de mon oncle Perez pris comme dans un ratière.

Je connus alors avec quelle sorte de gens j'étais, et l'on peut bien juger que cette connaissance m'ôta ma première crainte. Une frayeur plus grande et plus juste vint s'emparer de mes sens ; je crus que j'allais perdre la vie avec mes ducats. Ainsi, me regardant comme une victime qu'on conduit à l'autel, je marchais, déjà plus mort que vif, entre mes deux conducteurs, qui, sentant bien que je tremblais, m'exhortaient inutilement à ne rien craindre. Quand nous eûmes fait environ deux cents pas, en tournant et en descendant toujours, nous entrâmes dans une écurie qu'éclairaient deux grosses lampes de fer pendues à la voûte. Il y avait une bonne provision de paille, et plusieurs tonneaux remplis d'orge. Vingt chevaux y pouvaient être à l'aise ; mais il n'y avait alors que les deux qui venaient d'arriver. Un vieux nègre, qui paraissait pourtant assez vigoureux, se mit à les attacher au râtelier.

Nous sortîmes de l'écurie ; et, à la triste lueur de quelques autres lampes qui semblaient n'éclairer ces lieux que pour en montrer l'horreur, nous parvînmes à une cuisine où une vieille femme faisait rôtir des viandes sur un brasier, et préparait le souper. La cuisine était ornée des ustensiles nécessaires, et tout auprès on voyait une office pourvue de toutes sortes de provisions. La cuisinière (il faut que j'en fasse le portrait) était une personne de soixante et quelques années. Elle avait eu dans sa jeunesse les cheveux d'un blond très ardent ; car le temps ne les avait pas si bien blanchis qu'ils n'eussent encore quelques nuances de leur première couleur. Outre un teint olivâtre, elle avait un menton pointu et relevé, avec des lèvres fort enfoncées ; un grand nez aquilin lui descendait sur la bouche, et ses yeux paraissaient d'un très beau rouge pourpré.

— Tenez, dame Léonarde, dit un des cavaliers en me présentant à ce bel ange des ténèbres, voici un jeune garçon que nous vous amenons. Puis il se tourna de mon côté, et remarquant que j'étais pâle et défait : Mon ami, me dit-il, reviens de ta frayeur, on ne te veut faire aucun mal. Nous avons besoin d'un valet pour soulager notre cuisinière ; nous t'avons rencontré, cela est heureux pour toi. Tu tiendras ici la place d'un garçon qui s'est laissé mourir depuis quinze jours. C'était un jeune homme d'une complexion très délicate. Tu me parais plus robuste que lui : tu ne mourras pas sitôt. Véritablement tu ne reverras plus le soleil, mais, en récompense, tu feras bonne chère et bon feu. Tu passeras tes jours avec Léonarde, tu auras tes petites commodités. Je veux te faire voir que tu n'es pas ici avec des gueux. En même temps il prit un flambeau, et m'ordonna de le suivre.

Il me mena dans une cave, où je vis une infinité de bouteilles et de pots de terre bien bouchés, qui étaient pleins, disait-il, d'un vin excellent. Ensuite il me fit traverser plusieurs chambres. Dans les unes il y avait des pièces de toile ; dans les autres, des étoffes de laine et des étoffes de soie. J'aperçus dans une autre de l'or et de l'argent, sans compter beaucoup de vaisselle à diverses armoiries. Après cela, je le suivis dans un grand salon que trois lustres de

cuivre éclairaient, et qui servait de communication à d'autres chambres. Il me fit là de nouvelles questions. Il me demandait comment je me nommais, pourquoi j'étais sorti d'Oviédo; et lorsque j'eus satisfait sa curiosité : « Eh bien ! Gil Blas, me dit-il, puisque tu n'as quitté ta patrie que pour chercher quelque bon poste, il faut que tu sois né coiffé, pour être tombé entre nos mains. Je te l'ai déjà dit, tu vivras ici dans l'abondance, et rouleras sur l'or et sur l'argent. D'ailleurs, tu y seras en sûreté. Tel est ce souterrain, que les officiers de la Sainte-Hermandad viendraient cent fois dans cette forêt sans le découvrir. L'entrée n'en est connue que de moi seul et de mes camarades. Peut-être me demanderas-tu comment nous l'avons pu faire sans que les habitants s'en soient aperçus; mais apprends, mon ami, que ce n'est point notre ouvrage, et qu'il est fait depuis longtemps. Après que les Maures se furent rendus maîtres de Grenade, de l'Aragon, et de presque toute l'Espagne, les chrétiens qui ne voulurent point subir le joug des infidèles prirent la fuite et vinrent se cacher dans ce pays-ci, dans la Biscaye, et dans les Asturies, où le vaillant don Pelage s'était retiré. Fugitifs et dispersés par pelotons, ils vivaient dans les montagnes ou dans les bois. Les uns demeuraient dans les cavernes, et les autres firent plusieurs souterrains, du nombre desquels est celui-ci. Ayant ensuite eu le bonheur de chasser d'Espagne leurs ennemis, ils retournèrent dans les villes. Depuis ce temps-là leurs retraites ont servi d'asile aux gens de notre profession. Il est vrai que la Sainte-Hermandad en a découvert et détruit quelques-unes, mais il en reste encore; et, grâce au ciel, il y a près de quinze années que j'habite impunément celle-ci. Je m'appelle le capitaine Rolando. Je suis le chef de la compagnie; et l'homme que tu as vu avec moi est un de mes cavaliers.

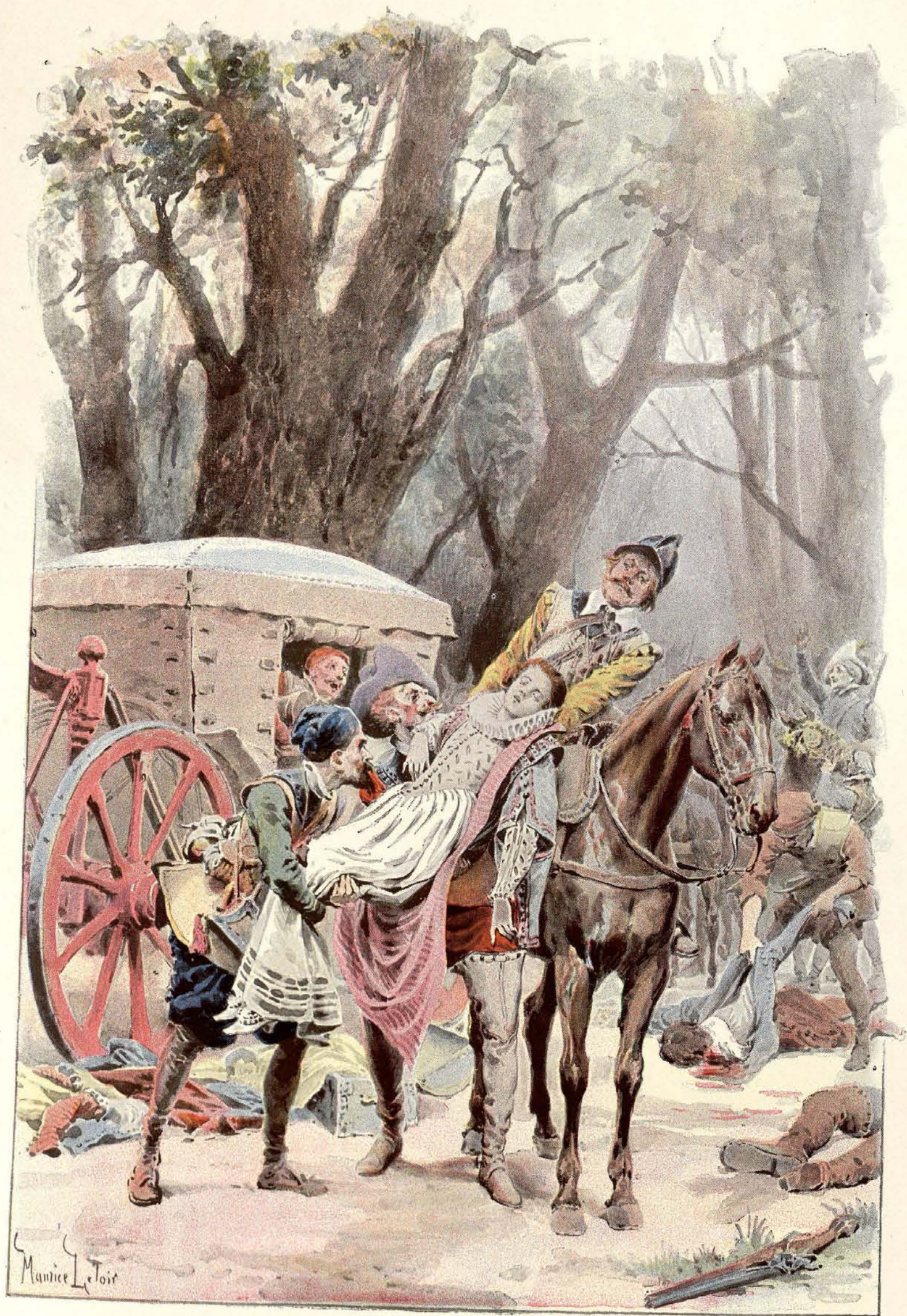
Comme le seigneur Rolando achevait de parler de cette sorte, il parut dans le salon six nouveaux personnages. C'était le lieutenant avec cinq hommes de la troupe qui venaient chargés de butin. Ils apportaient deux mannequins remplis de sucre, de cannelle, de poivre, de figes, d'amandes et de raisins secs. Le lieutenant adressa la parole au capitaine, et lui dit qu'il venait d'enlever ces mannequins à un épicier de Benavente, dont il avait aussi pris le mulet. Après qu'il eut rendu compte de son expédition au bureau, les dépouilles de l'épicier furent portées dans l'office. Alors il ne fut plus question que de se réjouir. On dressa dans le salon une grande table, et l'on me renvoya dans la cuisine, où dame Léonarde m'instruisit de ce que j'avais à faire. Je céдай à la nécessité, puisque mon mauvais sort le voulait ainsi; et, dévorant ma douleur, je me préparai à servir ces honnêtes gens.

Je débutai par le buffet, que je parai de tasses d'argent et de plusieurs bouteilles de terre pleines de ce bon vin que le seigneur Rolando m'avait vanté : j'apportai ensuite deux ragoûts, qui ne furent pas plus tôt servis que tous les cavaliers se mirent à table. Ils commencèrent à manger avec beau-

coup d'appétit; et moi, debout derrière eux, je me tins prêt à leur verser du vin. Je m'en acquittai de si bonne grâce, que j'eus le bonheur de m'attirer des compliments. Le capitaine, en peu de mots, leur conta mon histoire, qui les divertit fort. Ensuite il leur parla de moi fort avantageusement; mais j'étais alors revenu des louanges, et j'en pouvais entendre sans péril. Là-dessus ils me louèrent tous; ils dirent que je paraissais né pour être leur échanton, que je valais cent fois mieux que mon prédécesseur. Et comme, depuis sa mort, c'était la señora Léonarde qui avait l'honneur de présenter le nectar à ces dieux infernaux, ils la privèrent de ce glorieux emploi pour m'en revêtir. Ainsi, nouveau Ganymède, je succédai à cette vieille Hébé.

Un grand plat de rôti, servi peu de temps après les ragoûts, vint achever de rassasier les voleurs, qui, buvant à proportion qu'ils mangeaient, furent bientôt de belle humeur et firent un grand bruit. Les voilà qui parlent tous à la fois : l'un commence une histoire, l'autre rapporte un bon mot; un autre crie, un autre chante; ils ne s'entendent point. Enfin Rolando, fatigué d'une scène où il mettait inutilement du sien, le prit sur un ton si haut, qu'il imposa silence à la compagnie. « Messieurs, leur dit-il d'un ton de maître, écoutez ce que j'ai à vous proposer : au lieu de nous étourdir les uns les autres, en parlant tous ensemble, ne ferions-nous pas mieux de nous entretenir en personnes raisonnables? Il me vient une pensée : depuis que nous sommes associés, nous n'avons pas eu la curiosité de nous demander quelles sont nos familles, et par quel enchaînement d'aventures nous avons embrassé notre profession. Cela me paraît toutefois digne d'être su. Faisons-nous cette confiance pour nous divertir. » Le lieutenant et les autres, comme s'ils avaient eu quelque chose de beau à raconter, acceptèrent avec de grandes démonstrations de joie la proposition du capitaine, qui parla le premier dans ces termes :

— Messieurs, vous saurez que je suis fils unique d'un riche bourgeois de Madrid. Le jour de ma naissance fut célébré dans la famille par des réjouissances infinies. Mon père, qui était déjà vieux, sentit une joie extrême de se voir un héritier, et ma mère entreprit de me nourrir de son propre lait. Mon aïeul maternel vivait encore en ce temps-là : c'était un bon vieillard qui ne se mêlait plus de rien que de dire son rosaire et de raconter ses exploits guerriers; car il avait longtemps porté les armes, et souvent il se vantait d'avoir vu le feu. Je devins insensiblement l'idole de ces trois personnes; j'étais sans cesse dans leurs bras. De peur que l'étude ne me fatiguât dans mes premières années, on me les laissa passer dans les amusements les plus puérils. « Il ne faut pas, disait mon père, que les enfants s'appliquent sérieusement, que le temps n'ait un peu mûri leurs esprits. » En attendant cette maturité, je n'apprenais ni à lire ni à écrire; mais je ne perdais pas pour cela mon temps : mon père m'enseignait mille sortes de jeux. Je connaissais parfaitement les cartes, je savais jouer aux dés, et mon grand-père m'apprenait des romans sur les expéditions militaires où il s'était trouvé. Il me chantait tous les jours les mêmes



L'Attaque du Carrosse.